

FEUILLETON DU "SAMEDI", 23 FÉVRIER 1901 (4)

LA DAME BLANCHE

EPILOGUE

LA FÉE D'AVENEL

(Suite)

LXVIII. — LE MUR NOIR

La fureur qui remplissait Stewart Bolton était telle qu'il semblait encore une fois n'être plus le même homme.

Méprisant les difficultés que présentait la marche dans ce souterrain, il avait rejoint les quelques houspailleurs qu'il avait fait passer devant lui précédemment afin de se prémunir contre quelque retour offensif de Christie de Clinthill.

Mais ils ne rencontraient pas l'intersection du nouveau souterrain dans lequel ils supposaient tous que les trois voyageurs avaient dû se jeter.

Ils n'apercevaient nulle part non plus la torche révélatrice.

— Ils ne sont pourtant pas enfoncés sous terre ! marmottaient les Anglais.

D'après le chemin parcouru, ils avaient certainement dépassé l'endroit où la lumière avait disparu.

Quelque infractuosité imperceptible, dissimulée dans un recoin, leur aurait-elle échappé, donnant accès dans le nouveau souterrain emprunté par les fugitifs ?

Cette hypothèse expliquait seule leur insuccès présent.

Ces partisans revinrent sur leurs pas, inspectant les parois.

L'agent secret, resté seul à la même place, avec ses hommes d'avant-garde, frappait les pierres du manche de son poignard.

Il se demandait si l'ancien écuyer, habitant depuis longtemps ces solitudes, ne connaissait pas quelque message mystérieux, l'existence de quelque rocher qui, pivotant sur son axe, ouvrirait ou fermerait le chemin.

Il essaya d'ébranler un banc granitique dont la position lui parut singulière.

— Rien !... avoua-t-il les dents serrées. Pas le moindre indice.

Alors, imposant d'un geste le silence à ces hommes, il écouta, se disant que sous ces profondeurs, la répercussion du son devait être considérable.

Brusquement, ses yeux s'éclairèrent.

Il colla son oreille contre le mur de la galerie.

Une joie violente remplaçait la colère, le sombre dépit imprimés un instant auparavant sur ses traits.

D'un mouvement soudain, il appliqua ensuite son oreille sur l'autre paroi.

Et un rire aigu tendit sa lèvre.

— Ils sont là, fit-il d'une voix brève, saccadée. Là, devant nous !

Sa main désignait les ténèbres de la galerie qui se prolongeait en face d'eux.

Le son se propageant à travers les molécules de la pierre, la muraille rocheuse avait en effet signalé la marche hésitante des infortunés voyageurs sur lesquelles il voulait planter sa griffe.

De là son premier et ardent espoir.

Mais ce qu'il venait d'entendre pouvait aussi provenir d'une galerie voisine.

C'est alors que l'espion de Somerset avait collé son oreille sur l'autre côté de la paroi.

Là, également, le son parvenait à lui, aussi net, aussi clair.

Plus de doute : il émanait de la galerie même dans laquelle ils se trouvaient.

Julien d'Avenel, Christie de Clinthill et l'ancienne meunière du Moulin-Joli étaient donc encore devant eux.

Et si l'on avait cessé d'apercevoir la lumière de leur torche, c'est sans doute que, se voyant poursuivis, ils l'avaient éteinte afin de donner le change.

Les partisans restés auprès de lui avaient imité sa manœuvre ; ils avaient écouté, eux aussi, aux murailles de la galerie.

Ils avaient perçu des pas hésitants.

Plus d'incertitude ; en effet, ce qu'ils parvenaient indiquait bien l'allure des gens qui marchent à tâtons dans les ténèbres.

Sur l'ordre de Stewart Bolton, il hélèrent ceux de leurs compagnons qui s'étaient éloignés.

Ces derniers revenus, l'espion les harangua par ces mots rapides :
— Les Ecossais sont devant nous. Ils ont éteint leur torche pour cesser d'être visibles. C'est donc qu'ils se sentent menacés. Leur précaution montre en outre qu'ils ne comptent sur aucun autre souterrain pour se dérober. A nous la belle !

— A nous la revanche... et la belle ! répondirent les soudards d'une seule voix.

Et remplis d'une nouvelle ardeur, il repartirent en avant.

Les fugitifs entendirent leur clameur d'allégresse.

La sonorité de ces sombres retraites qui les avait dénoncés à leur implacable et lâche ennemi les avertissait à leur tour.

— Vous le voyez, Christie, dit le fils du chevalier d'Avenel, votre place est aussi une place d'honneur. On nous a découverts et nous n'allons pas tarder à être attaqués.

Le soldat ne le comprenait que trop.

Il tourna sa tête puissante en arrière et crut voir s'agiter au loin-tain la sarabande des feux de l'enfer.

C'étaient les torches des partisans projetant sur la voûte leurs reflets haletants dans un nouvel élan.

Julien essaya de presser sa marche, insensible aux meurtrissures, aux blessures des arêtes brutales des rocs.

Mais il ne pouvait avancer qu'en tâtonnant, tandis que leurs adversaires avaient autour d'eux la clarté des branches résineuses dont il s'étaient munis.

Ketty et Christie le suivaient sans un mot.

Ce dernier comprenait que l'heure était proche en effet où il n'aurait pas à regretter d'être à l'arrière-garde, afin d'être plus près pour combattre.

Il remarquait cependant que le vent qui les avait fait se jeter dans ce passage inconnu devenait plus vif.

Et tous, dans la tension de leurs facultés, formulaient cette espérance : quelle délivrance, s'ils parvenaient à se trouver en plein air avant d'avoir été rejoints !

Au milieu des forêts, dans la nuit étoilée, ils pourraient continuer à espérer encore.

Ils auraient voulu rallumer leur flambeau, puisque leur piste avait été retrouvée.

Leur marche, en ce cas, aurait été plus rapide, et conservant l'avance qu'ils avaient réussi à gagner, il serait devenu impossible à Stewart Bolton de les rejoindre.

Christie tira son briquet, et en fit jaillir des étincelles sur la branche éteinte que Ketty lui tendit.

Mais le bois ne s'enflamma pas, ne braisilla même point.

Le soldat avait fait cet essai par acquit de conscience.

Ils étaient condamnés, ils ne devaient réellement plus compter que sur le hasard, et sur eux-mêmes s'ils étaient attaqués.

Ils venaient de franchir la zone tourmentée dans laquelle ils avaient eu tant de peine à se frayer, à trouver un passage.

Malgré les avertissements infatigables de Julien, Ketty et Christie de Clinthill avaient senti plus d'une fois la dent rude de la pierre entamer leurs vêtements et leur chair.

Mais la jeune femme n'avait pas laissé une seule plainte s'exhaler de ses lèvres.

Avec sa grande taille, l'ancien écuyer devait naturellement être le plus éprouvé de tous.

Mais est-ce que cela comptait pour lui ?

Il respira cependant lorsqu'ils furent sortis de ce passage difficile, heureux de pouvoir relever la tête et de respirer à peu près librement.

Julien, marchant toujours le premier, activait le pas, sa main suivant la paroi maintenant à peu près régulière du souterrain.

C'était autant de temps de gagné.

— Christie, dit-il avec un frémissement dans l'intonation, je crois que nous approchons ; je sens le vent qui me fouette plus fort le visage.

— Dieu t'entende ! répondit le géant, le tutoyant comme il le faisait encore à certains moments solennels.

Et à part lui, ayant partagé cependant cet espoir dès le premier instant, il pensait :

— Pourvu que ce ne soit pas au contraire un indice fâcheux ! Pourvu que le passage ne se rétrécisse pas, comme cela nous est déjà arrivé, ne laissant filtrer que ce courant d'air comprimé, plus vif et qui fait frémir de tant d'impatience mon pauvre Julien.

Le soldat résonnait juste.

Consentant à tout pour sa part, le guerrier songeait :

— Pourvu qu'ils puissent passer. Pourvu qu'ils soient sauvés l'un et l'autre, qu'importe ce qu'il adviendra de moi après !

Mais la galerie continuait à se prolonger régulière.

Et habitués à la complète obscurité, ils maintenaient à peu près leur avance.

L'air presque glacé séchait la sueur répandue sur leur visage après les difficultés précédentes.

Et Christie de Clinthill se laissait aller, lui aussi, à partager la confiance de Julien.